

Carla Lonzi

Nous crachons sur Hegel

Écrits féministes

Traduction de l'italien et postface
de Patrizia Atzei et Muriel Combes

NOUS
MMXXIII

Avant-propos

Ces textes, aussi bien ceux signés par moi que ceux signés collectivement¹, marquent les étapes de ma prise de conscience, du printemps 1970 au début de l'année 1972, encouragée par la découverte de l'existence du féminisme dans le monde et par les rapports avec les femmes de Rivolta Femminile².

Le risque serait de considérer ces textes comme des repères théoriques figés, alors qu'ils ne représentent pour moi qu'une première tentative de formulation, où prévalait l'indignation due au fait d'avoir réalisé que la culture masculine sous toutes ses formes avait théorisé l'infériorité de la femme. Raison pour laquelle cette infériorisation apparaît comme tout à fait naturelle.

Les femmes elles-mêmes acceptent de se considérer comme « secondaires » si ceux qui les en persuadent — Marx, Lénine, Freud et les autres — leur semblent mériter l'estime du genre humain.

Je me suis sentie encouragée à réfuter certains des principes fondamentaux du patriarcat, non seulement passé ou présent, mais aussi de celui que projettent les idéologies révolutionnaires.

Notre « Manifeste » contient les formulations les plus significatives que l'idée générale du féminisme avait portées à notre conscience au cours de nos premiers échanges. La clé féministe opérait comme une révélation. Nous avons accueilli le besoin de nous exprimer comme étant en soi synonyme de libération.

J'ai écrit « Nous crachons sur Hegel » parce que j'avais été profondément troublée de constater que la quasi-totalité des féministes italiennes accordaient plus de crédit à la lutte des classes qu'à leur propre oppression.

Dès lors que ni la révolution, ni la philosophie, ni l'art, ni la religion ne bénéficiaient plus de notre confiance inconditionnelle, nous avons affronté le point crucial de notre infériorisation, la sexualité. Au cours d'une campagne pour l'abolition du délit d'avortement, je me suis demandé : est-il plus asservissant de se soumettre à l'avortement clandestin ou de tomber enceinte sans avoir éprouvé de plaisir, c'est-à-dire seulement pour satisfaire l'homme ? Qui nous a obligées à le satisfaire à nos dépens ? Personne. C'est là que nous sommes des victimes inconscientes, mais volontaires (« Sexualité féminine et avortement »).

Pourquoi la femme n'a-t-elle pas comme l'homme la garantie d'une résolution dans l'orgasme ? Quel est son propre fonctionnement

physio-sexuel ? Et psycho-sexuel ? Enfin, quel est son sexe ? Y a-t-il des femmes clitoridiennes et des femmes vaginales, et qui sont-elles ? Qui sommes-nous ? (« La femme clitoridienne et la femme vaginale »)

En prenant conscience des conditionnements culturels, ceux que nous ne pensons ni même n'imaginons subir, nous pourrions découvrir quelque chose d'essentiel, quelque chose qui change tout, le sens de nous-mêmes, des relations, de la vie. Au fur et à mesure que l'on questionnait l'oppression, la libération se faisait plus intérieure. C'est pourquoi la prise de conscience est la seule voie, sinon on risque de lutter pour une libération qui se révélera extérieure, pour un faux-semblant, un chemin illusoire (« Signification de l'autoconscience dans les groupes féministes »).

Par exemple, on risque de lutter pour les lendemains, des lendemains sans conditionnements pour la femme, des lendemains si lointains que nous n'y serons même plus. L'homme a toujours reporté les solutions à un futur idéal de l'humanité — qui n'existe pas —, mais nous pouvons révéler l'humanité du présent, c'est-à-dire nous-mêmes.

Personne a priori n'est conditionné au point de ne pas pouvoir se libérer, personne a priori est non conditionné au point d'être libre. Nous, les femmes, ne sommes pas conditionnées de manière irrémédiable; c'est seulement qu'il n'existe au cours des siècles aucune expérience de libération qui ait été exprimée par nous.

Ces textes n'ont été pour moi qu'un pas vers cette expérience,
une prémisse et une prophétie.

Carla Lonzi
Novembre 1973

Manifeste de Rivolta Femminile

« Les femmes seront-elles toujours isolées les unes des autres ? Ne formeront-elles jamais un corps unique ? » (Olympe de Gouges, 1791)

La femme ne doit pas être définie par rapport à l'homme. Sur cette prise de conscience se fondent aussi bien notre lutte que notre liberté.

L'homme n'est pas le modèle auquel il faudrait conformer le processus de découverte de soi de la femme.

La femme est l'autre par rapport à l'homme. L'homme est l'autre par rapport à la femme. L'égalité n'est qu'une tentative idéologique d'asservissement de la femme à un niveau supérieur.

Identifier la femme à l'homme revient à anéantir sa dernière chance de libération.

Se libérer ne signifie pas pour la femme accepter la même vie que l'homme, puisqu'elle est invivable, mais exprimer son propre sens de l'existence.

La femme en tant que sujet ne refuse pas l'homme en tant que sujet, elle le refuse en tant que rôle absolu. Dans la vie sociale, elle le refuse en tant que rôle autoritaire.

Jusqu'ici, le mythe de la complémentarité a été utilisé par l'homme pour justifier son propre pouvoir.

Les femmes sont incitées dès l'enfance à ne pas prendre de décisions et à dépendre d'une personne « capable » et « responsable » : le père, le mari, le frère...

L'image de la féminité avec laquelle l'homme a interprété la femme n'était que son invention.

Virginité, chasteté, fidélité ne sont pas des vertus ; ce sont des contraintes pour construire et perpétuer la famille. L'honneur est la codification répressive qui en découle.

Dans le mariage la femme, privée de son nom, perd son identité, ce qui marque le transfert de propriété qui s'est produit entre son père et son mari.

Celle qui donne la vie ne peut pas donner son nom à ses enfants : ce droit de la femme a été convoité par d'autres, dont il est devenu le privilège.

On nous oblige à revendiquer l'évidence d'un fait naturel.

Nous reconnaissons dans le mariage l'institution qui a subordonné la femme au destin de l'homme. Nous sommes contre le mariage.

Le divorce n'est qu'un déclencheur de mariages, dont l'institution sort renforcée.

La transmission de la vie, le respect de la vie, le sens de la vie sont des expériences intenses de la femme et des valeurs qu'elle revendique.

La première raison de ressentiment de la femme envers la société, c'est d'être contrainte d'envisager la maternité sur le mode d'un « ou bien ou bien ».

Nous dénonçons la dénaturation d'une maternité qui se paie au prix de l'exclusion.

Le déni de la liberté d'avorter fait partie du veto général que l'on oppose à l'autonomie de la femme.

Nous ne voulons pas penser à la maternité toute notre vie et continuer à être des instruments inconscients du pouvoir patriarcal.

La femme en a assez d'élever un fils qui deviendra un mauvais amant.

Dans la liberté qu'elle est prête à assumer, la femme libère aussi le fils, et le fils c'est l'humanité.

Dans toute forme de cohabitation, nourrir, faire le ménage, prendre soin et tout moment de la vie quotidienne doivent être des gestes réciproques.

Par éducation et par imitation, l'homme et la femme sont déjà pris dans des rôles dès la toute première enfance.

Nous reconnaissons le caractère mystificateur de toutes les idéologies, car à travers les formes rationalisées du pouvoir (théologique, moral, philosophique, politique), elles ont contraint l'humanité à une condition inauthentique, opprimée et résignée.

Derrière toute idéologie nous apercevons la hiérarchie entre les sexes.

À partir de maintenant, nous ne voulons plus d'écran entre nous et le monde.

Signification de l'autoconscience dans les groupes féministes

La femme appartient à l'espèce vaincue : vaincue par le mythe de l'homme. Elle pâtit du privilège de l'homme, mais le subit dans la déférence que lui inspire celui qui s'est imposé en tant que sujet. Celui qui appartient à l'espèce victorieuse dit à la femme : « Rends-toi digne de moi. Assimile, à travers la connaissance de celui qui est sujet, la pensée de qui est complètement humain et universel. Grâce à mon aide tu atteindras la dimension de sujet ».

De cette manière, l'homme non seulement justifie le contrôle qu'il exerce sur la personnalité de la femme — c'est entièrement pour son bien, le moindre faux pas peut lui être fatal —, mais il devient aussi l'arbitre de sa conscience, et finalement le dépositaire de son infériorité : en lui promettant le salut par l'obéissance, il ment. En effet, qui obéit ne mérite pas d'être re-connu, puisque l'obéissance est inconciliable avec l'autonomie, et que c'est

l'autonomie qui crée le désir de connaître l'autre. Ainsi, l'homme ne connaît pas la femme, il se connaît lui-même et il ne la connaît que dans la mesure où ça l'arrange : la femme peut se dégager de ce rôle d'objet seulement par un acte imprévu, c'est-à-dire libre ; mais libre, cela signifie ne tolérant aucune hypothèque de salut aux mains des autres.

Ayant produit chez l'espèce vaincue le besoin de son approbation, l'homme a fait de la femme une ombre qui, dissuadée de pouvoir s'incarner, se projette en lui. La voie qu'il lui montre est, à l'insu de la femme, une impasse : pourvu qu'elle s'en remette continuellement à lui pour l'évaluation d'elle-même, l'homme est prêt à mettre à sa disposition tous les recoins de sa culture, tout son être. L'honneur est grand, l'occasion unique. La femme ne voit pas la supercherie car, en tant que créature définie à partir de sa destination vaginale, de sa fonctionnalité par rapport à l'homme, elle voit dans ce destin de compénétration le symbole d'une passation de vertus — les vertus du sujet — qu'elle perçoit comme un débouché pour son incomplétude.

Mais ces vertus acquises sont pour les vaincus un butin inutile. En s'enfonçant dans les questionnements posés par l'homme, la femme s'empêtre toujours plus dans la déférence vis-à-vis de l'autre, renouvelant encore et encore la supériorité de celui-ci. Elle espère dépasser sa condition de dépendance par un apprentissage fidèle de la culture masculine, mais chaque pas en avant est équidistant d'une ligne d'arrivée qui se situe à l'infini : dans la stratégie de sa subordination, la promesse de subjectivité est une gratification,

non une possibilité réelle. Mais la femme a été habituée à penser qu'au-delà de la lutte entre les sexes, l'homme est son sauveur, celui qui a été prédestiné par la nature à se soucier de son salut.

De cet arrière-goût de supercherie peuvent témoigner celles d'entre nous qui, ayant bénéficié, avant le féminisme, de quelque résonance dans la culture masculine — vécue comme leur résonance propre —, ont été brutalement ramenées par le féminisme à la conscience de leur condition subalterne. En effet, lorsqu'elles ont commencé à poser dans leurs milieux un point de vue féministe, elles se sont rendu compte que, dans la meilleure des hypothèses, l'homme prétendait contrôler ce geste aussi : une manière indirecte de nier la légitimité du geste même, en le vidant de son sens.

Cela signifie que, dans le patriarcat, la femme peut accéder au mieux au grade de « sujet surveillé » par la masculinité, c'est-à-dire à la séduction d'une résonance qui émane d'elle mais qui n'est pas à elle — qui, à travers elle, appartient à d'autres. Non plus objet, mais instrument.

Aux yeux de l'homme patriarcal, la femme ne peut, sur son propre terrain, qu'amplifier les germes d'infériorité de son espèce, espèce qu'il s'efforce laborieusement de neutraliser par une constante prétention de rectification intellectuelle et émotionnelle, qui la maintient alignée avec la culture, les modèles, les valeurs masculines. Sur son propre terrain, la femme est une plante dont la croissance monstrueuse procure à l'homme les pires cauchemars de décadence de l'humanité.

Ainsi l'homme, tout homme, offre à la femme le leurre comme instrument d'une domination culturelle qu'il n'a pas voulue, mais qu'il ne peut à présent ne pas vouloir : il n'a de cesse de s'innocenter de tout soupçon de culpabilité, car il se sait exempté de choix, bien qu'il défende son droit à faire perdurer ce *status quo ab antiquo* dont il n'est pas responsable. En effet, en tant que sujet patriarcal, l'homme a besoin non seulement d'être reconnu comme sujet, par les hommes donc, car ce sont eux qui détiennent la subjectivité — à ce niveau-là, il est bien hors de portée de la femme —, mais aussi d'être mythifié par celle qui, précisément, n'est pas sujet, c'est-à-dire par la femme. Cette mythification est un baume pour ses blessures d'homme parmi les hommes, dont les prestiges sont hiérarchiques.

C'est pourquoi se retirer du terrain de la femme représente pour l'homme une perte incalculable en termes de patriarcat, donc de virilité : son rang dépend *ab antiquo* du degré de sujétion et de vénération qu'il a réussi à imposer à la femme. De combien il a été obéi et mythifié par celle-ci, qui doit de surcroît se persuader que c'était pour son propre bien, et lui en être reconnaissante. Nous pouvons comprendre que l'homme ne recule pas face à nos instances de subjectivité en quête d'approbation : il est évident que notre revendication n'est pas à proprement parler celle d'un sujet. Tant que nous lui laisserons la faculté de juger de notre droit à un espace propre, l'homme ne pourra s'empêcher de l'occuper, car il ne s'agit pas d'un espace physique — bien que nous soyons aussi privées d'un espace physique — mais d'un espace historique, psychologique et mental.

Nous, de Rivolta Femminile, nous l'occupons petit à petit avec l'autoconscience dans les groupes de femmes. Le mirage qui consiste à démontrer à l'homme notre droit à la subjectivité est un contresens dont il ne manque pas de s'apercevoir et de tirer profit. Il faut bien reconnaître que cela lui appartient. Quant à nous, en essayant d'obtenir sa coopération en vue d'une autonomie qu'il ne peut pas souhaiter, nous répondons aux conditionnements de la vaginalité, à savoir de la culture sexuelle qui nous a illusionnées quant à un destin de réciprocité qui n'était en réalité que notre unilatéral esclavage. Fort du rôle assigné à celle qui a été définie comme vagin, complémentaire, défaillante, l'homme recourt à la menace patriarcale : « Exclues ! » : de sa culture, de sa créativité, de sa révolution, de son utopie, de sa journée, de ses nuits. Il attend les effets de notre panique.

Mais il ne peut désormais rien contre notre prise de conscience : voilà l'espace fondamental dont nous avons besoin. L'investissement organisée par l'homme pour nous sauver n'est qu'une farce du pouvoir masculin, une farce aussi tragique ou plus tragique encore que toute autre colonisation. C'est là que les groupes féministes d'autoconscience acquièrent leur véritable physionomie de foyers qui transforment la spiritualité de l'époque patriarcale : ils œuvrent en faveur de cet élan de subjectivation des femmes qui se re-connaissent les unes les autres comme des êtres humains complets, n'ayant plus besoin de l'approbation de l'homme.

L'autoconscience féministe diffère de toute autre forme d'autoconscience, et en particulier de celle que propose la psychanalyse,

TABLE

Avant-propos par Carla Lonzi	7
Manifeste de Rivolta Femminile	11
Nous crachons sur Hegel	21
Absentement de la femme des moments de célébration de la créativité masculine	63
Sexualité féminine et avortement	67
La femme clitoridienne et la femme vaginale	77
Signification de l'autoconscience dans les groupes féministes	139
« Un féminisme à contretemps » par Patrizia Atzei et Muriel Combes	151